



Un ours ! Un ours ! (page 314)

— Elle ne demandera pas mieux, lorsqu'elle saura ce que tu as fait pour moi... Si nous étions déjà en Europe...

Et, de nouveau, ses larmes coulèrent.

— Si vous m'aviez écouté à Mustafa...

Taupin l'interrompt :

— Ce qui est fait est fait... Dans quelques semaines nous aurons rejoint l'Europe, n'est-il pas vrai, Monsieur ?

— Je l'espère, dit Steadily.

— Il est donc inutile que nous parlions encore de toutes ces affaires, qui ne font que chagriner notre jeune ami... Je ne demanderais d'ailleurs qu'à dormir...

— Voyez, l'ami Potard est déjà dans les bras... de...

— ... de Morphée, compléta Limiet.

— Oui, c'est ainsi que le bonhomme s'appelle qui nous dis-

pense le sommeil, à ce qu'il paraît... Il ne faudra pas qu'on me berce, aujourd'hui... La bonne nuit...

Il se coucha dans un coin, et ferma les yeux.

Les autres résolurent de l'imiter, et, quelques instants après, l'on n'entendait, dans la nacelle fermée de l'Eagle, que les sanglots étouffés de Jeannot, qui songeait à sa mère, dont des continents le séparaient à présent.

Le petit ne parvenait pas à s'endormir.

Le temps s'écoulait, et le petit n'avait pas encore fermé les yeux, lorsqu'il entendit tout à coup du bruit à l'extérieur... On eut dit que quelqu'un promenait la main le long des toiles...

Jeannot regarda autour de lui et vit que tous ses compagnons se trouvaient dans la nacelle.

— Je sommeillais, sans doute, dit-il, et j'aurai rêvé.

Mais le bruit persista, et tout à coup, le petit vit une des es s'agiter.

Il s'aperçut qu'on opérait une pression de l'extérieur, comme pour enfoncer la paroi.

Jeannot secoua le Rossai, de toutes ses forces.

Enfin celui-ci ouvrit les yeux et regarda Jeannot d'un air hébété.

— Vois donc...

— Où... quoi!...

— Là... à ta droite...

— Tiens, qui donc est sorti?

— Personne! Ils sont tous ici.

Le Rossai jeta un rapide regard circulaire dans la tente improvisée.

— En effet, dit-il, il y a un étranger dehors.

De nouveau, une pression fut opérée contre la toile, qui finit par céder et se déchira.

Le Rossai avait saisi son revolver et tira au même instant.

Un cri lugubre retentit... suivi bientôt par des grognements sourds.

Et un grand corps tomba à l'intérieur, par la fente de la toile.

Le Rossai pressa quatre fois la détente, l'une après l'autre. Les autres, brusquement réveillés, s'étaient dressés.

— Que se passe-t-il? s'écria Steadily.

— Un ours, un ours! s'écria Potard.

— Mon revolver! dit Taupin.

— Inutile, dit Limiot. Il a reçu assez de plomb pour en attraper une maladie mortelle. S'il est seul nous n'avons plus rien à craindre... Il est aussi mort qu'un ours... mort.

Steadily repoussa le corps de l'animal à l'extérieur et ouvrit la toile supérieure.

A une dizaine de mètres de l'Eagle, il vit, à la lueur de la lampe à arc, un second ours blanc.

Il se promenait de long en large, à petits pas, de sorte qu'il semblait danser sur la glace.

— Il semble s'amuser de voir son compagnon expédié ad patras ! Je veux le punir de montrer si peu de bons sentiments.

Il saisit le revolver du Rossai, visa l'ours, et fit feu.

L'animal tomba sur la glace.

Il se raidit, s'agita encore une seconde, et resta immobile.

— Il ne nous fera plus de mal, celui là !

— Qui sait si nous ne sommes pas environnés par ces bêtes ?

— Je ne le suppose pas, dit Steadily, mais il faut que nous soyons sur nos gardes.

— Si nous veillons tour à tour pendant une couple d'heures ? proposa Limiet.

— Ce serait prudent.

— Je commencerai, si vous le trouvez bon.

— Bien, dit Steadily.

Il prit un morceau de toile à voile, et répara les déprédations causées par l'ours.

Limiet, qui voulait prouver qu'il était animé de bonnes intentions, veilla toute la nuit, en réfléchissant sur son étrange situation.

Il était satisfait, car l'enfant de la comtesse n'allait plus lui échapper cette fois, et, dès sa rentrée en Europe, il pourrait ramener le petit à sa mère.

Jamais le sort ne s'était montré aussi favorable...

Il n'avait plus rien à craindre.

Lorsque les voyageurs sortirent de la nacelle, le lendemain matin, ils trouvèrent le cadavre du premier ours étendu contre l'appareil...

Quant au second ours, il avait disparu... A la place où il s'était affaissé sous la balle de Limiet, ils ne trouvèrent qu'une petite flaque de sang.

L'animal n'avait pas laissé de traces sur la neige...

— Les ours ne se mangent pas entre eux, dit Steadily.

— Les ours polaires peut-être bien, dit Tanpin.

— Je ne crois pas qu'il y ait d'autres carnivores ici, je ne comprends pas comment le second ours a pu disparaître.

— Ses congénères ne l'auraient-ils pas emporté ? demanda Limiet. J'ai souvent entendu raconter qu'une troupe d'ours enlève ses blessés.

— Nullement, dit Steadily. Ce sont là contes à dormir debout,

Il faut que nous soyons sur nos gardes. Je présume qu'il y a d'autres fauves aux environs. Dès que le moteur de l'Eagle est réparé, nous poursuivrons notre voyage. Je désire savoir pourquoi la banquise présente une pente, ici. Le pôle Sud serait-il une montagne? Cela est difficile à admettre, car tout semble dire que les pôles sont plutôt aplatis. Nous le saurons bientôt, car nous verrons cela du haut des airs.

Tandis que Steadily s'attelait à la réparation de son moteur, les amis se promenaient de long en large sur la banquise. Ils se réchauffaient ainsi. A d'autres moments, ils allaient trouver dans la nacelle un abri contre le vent aigu, que le froid rendait insupportable.

Lorsque l'Anglais eut démonté complètement le moteur, il dit :

— Je le supposais... Une roue dentée est à moitié usée... Heureusement que j'ai une roue de rechange, sinon nous pourrions rester ici... car c'est une pièce essentielle.

Il prit la roue qu'il lui fallait parmi plusieurs pièces de mécanique, et se remit au travail. Lorsqu'il eut fini, il actionna le moteur...

Tout à coup, un bruit soudain éclata, comparable à la détonation d'une arme à feu.

— La roue a sauté ! s'écria l'Anglais. Oui, ce doit être cela ! Et, se tournant vers ses compagnons.

— J'espère vraiment que je me sois trompé, leur dit-il, car s'il est vrai que la roue a cédé, l'Eagle ne quittera plus le sol.

Tous pâlirent d'effroi.

Ils voyaient parfaitement ce que la situation avait de terrible.

Fébrilement, sous les yeux de ses compagnons, qui ne le quittaient plus du regard, l'Anglais démontra à nouveau sa machine. Il s'écria :

— Elle a sauté ! C'est ma faute ! Le moyen était trop petit. L'Eagle est mort.

— Nous ne volerons donc plus ? demanda Limiet.

— Non, répondit Steadily, complètement abattu.

— Nous sommes perdus.

— Si nous ne trouvons pas d'autre moyen de quitter le pôle, nous mourrons ici, dit Taupin.

— Bien dit, dit à son tour Potard, mais cela ne sert de rien de discourir. Qu'allons-nous faire ?

— En effet, dit Steadily, nous devons agir, car il importe peu de se lamenter et de gémir. Armons immédiatement le traîneau, que j'ai emporté, et mettons nous en route. Nous n'emportons que le strict nécessaire. La cassette des pastilles Potard, nos armes, et les plans de l'Eagle.

L'on sortit immédiatement le traîneau, qui se composait de deux patins en acier, réunis par un sac en toile à voile. Ce traîneau, très léger, pouvait facilement être mis en mouvement sur la surface polie de la banquise.

Taupin fut chargé de remplacer le chien qui eut dû être attelé devant le traîneau, mais qui faisait défaut.

La petite troupe se mit en marche.

Ils avançaient péniblement, car la déclivité du sol rendait la marche difficile, et plus d'une fois l'un des voyageurs tomba sur la banquise.

Ils marchaient depuis deux heures, sans que le paysage changeât d'aspect... toujours cette banquise interminable.

Ils continuèrent de marcher, quoiqu'ils fussent fatigués... marcher cent mètres sur cette surface polie et inclinée équivalait à marcher cinq cents mètres sur la terre ferme.

Tout à coup, Taupin s'écria :

— J'ai faim !

— Moi aussi ! dit le Rossai.

Tous s'arrêtèrent, comme gelés au sol, et se considérèrent en silence.

— Je n'osais pas le dire, dit enfin Jeannot.

— Je crois également avoir faim, dit Steadily.

— Je ne dois pas dire que je crois avoir faim, j'en suis sûr, dit Limiet.

Paul Potard avait pâli sous l'émotion.

Comment cela était-il possible ? Jusqu'ici ses pastilles avaient parfaitement soutenu les voyageurs.

— Et n'avez-vous pas soif ? demanda Steadily.

La réponse unanime fut affirmative.

— Et vous ? demanda l'Anglais à Potard, qui n'avait soufflé un mot.

— Je dois avouer, dit l'inventeur des pastilles Paul Potard, que j'ai faim... Mais pas soif !

— Comment cela se fait-il ?

Le docteur en sciences naturelles garda le silence... mais il s'écria bientôt, aussi joyeusement comme si sa faim avait passé :

— J'y suis !

— Comment ? interrogea Steadily.

— Le froid active notablement la digestion, de sorte que nous avons plus vite faim. Nous devons prendre deux pastilles par jour.

— Cela est grave ! dit l'Anglais. Notre provision sera vite épuisée de la sorte.

— Pour combien de jours en avons-nous ? s'informa Limiet. S'il ne nous en reste que pour peu de jours, je proposerais de ne

prendre que des demi-rations. Il vaut mieux avoir un peu faim durant quelques jours, que de mourir de faim dans quelques semaines.

— Bien parlé ! dit Steadily.

L'on ouvrit la cassette, et l'on constata, qu'à raison de deux pastilles par jour, il en restait pour un mois.

Chacun prit encore une pastille et l'on pourenviva la route.

Au fur et à mesure que l'on avançait, la route devenait plus difficile. La déclivité du sol s'accroissait de plus en plus et ils glissaient plus qu'ils ne marchaient.

Ils n'apercevaient à l'horizon que l'immense banquise qui semblait n'avoir pas de limites.

— Ma faim devient de plus en plus grande, dit le Rossai, et je meurs de soif.

— Je n'osais y croire, dit Limiet. Je croyais que ce n'était qu'un jeu de mon imagination. Mais je me trouve dans le même cas.

Tous confirmèrent ces dires.

Malgré la seconde pastille, leur faim et leur soif n'avaient fait que croître.

Mister Steadily s'adressa d'un ton sévère au pauvre Paul Potard, tout décontenancé, qui continuait de ne souffler mot.

— Mais dites-nous donc ce que cela signifie ?

— Je n'en sais rien. Mes pastilles, depuis notre départ de Capetown ont parfaitement rempli leur office.

— Peu importe ! Pourquoi cessent-elles de le faire maintenant ? En avez-vous fabriqué deux sortes ?

— Non, non ! Je sais parfaitement qu'elles contiennent les mêmes substances.

— Mais qu'est il donc arrivé ? Nous avons pris double ration et j'ai faim !

— Nous aussi ! dirent tous les autres.

— Je commence à entrevoir la vérité, dit Potard, mais je tremble en y pensant...

— Que supposez-vous ?

— En composant mes pastilles, j'ai perdu un facteur de vue... le froid.

— C'est à dire que le froid les rend impuissantes ?

— Je le crains.

Nul ne dit mot.

Cette perspective était horrible !

Plus d'aéroplane ! Plus de nourriture !

C'était la mort à bref délai.

— Si c'est là la vérité, dit Taupin, je propose de manger tout d'abord Potard.

— Je ne conçois pas comment vous pouvez encore railler dans un moment pareil !

— Railler ! Je n'y songe pas ! s'écria Taupin. Si Potard nous voue à la mort, il nous fournira d'abord un bon repas.

— Prenons une troisième pastille ! proposa Potard à qui la proposition de Taupin semblait sourire médiocrement.

— Essayons-le.

De nouveau chacun prit une pastille, et l'on continua la marche en avant.

Mais leur courage avait complètement disparu. Et lorsqu'au bout de quelque temps ils s'aperçurent que cette troisième pastille n'aidait pas non plus, ils sentirent une colère terrible s'éveiller en eux, une colère qui allait bientôt se manifester.

Taupin attacha le grelot.

— Avez-vous faim, Potard ?

L'inventeur des pastilles ne répondit point. Il n'osait répondre.

Taupin répéta sa question.

Ce fut le Rossai qui répondit :

— Il n'ose pas le dire... mais il doit avoir un estomac pareil à au mien... et le mien est torturé par la faim.

— Le mien aussi ! s'écria Limlet.

— Je meurs de soif, dit Jeannot.

— Nous sommes donc convaincus, dit Steadily, que les pastilles de Potard ont perdu leur qualité nutritive et que nous allons mourir de faim, pis encore, de soif, si nous ne parvenons à découvrir de l'eau potable et quelque nourriture.

— J'étranglerai Potard avant de mourir, se promit Taupin.

— C'est là une mort plus douce, opina Steadily.

— Mais si nous mettons des parcelles de glace en bouche, dit Jeannot, nous pourrions combattre cette soif dévorante.

— Au contraire, nous hâterions notre mort. Cette glace est de l'eau de mer congelée... Si nous en buvons, nous aurons irrémédiablement le scorbut.

— Nous nous promenons sur une immense flaque d'eau, remarqua Taupin, et nous n'avons pas à boire !

— Si nous rencontrions quelque animal !

— Un ours blanc, par exemple !

Limlet arrêta ses compagnons.

— Mais nous avons autant à manger que nous désirons, dit-il, et nous nous en éloignons.

— Comment ?

— L'ours que le Rossai a tué et qui doit se trouver encore près de l'aéroplane.

— En effet.

- S'il n'a pas disparu comme l'autre ours !
- Allons-y voir !
- Refaire cette route ?
- Ne vaut-il pas mieux revenir sur nos pas que de mourir de faim ?
- Taupin a raison, dit Steadily. Laissons le traîneau ici et allons

retrouver l'Eagle.

Ils rebroussèrent chemin, et sentirent le courage leur revenir un peu, en songeant qu'au bout de ce trajet ils trouveraient à se mettre quelque chose sous la dent.

Epuisés, ils revinrent auprès de l'appareil.

Un cri de joie leur échappa en voyant le cadavre de l'animal.

Ils se mirent à l'œuvre et bientôt deux quartiers d'ours grésillaient au-dessus d'un feu vif.

Tout à coup Steadily laissa échapper un cri de surprise.

— Voyons donc ! cria-t-il à ses compagnons. La glace ne recouvre pas la mer, mais la terre ferme.

Et il indiquait le foyer, dont la chaleur avait fait fondre la glace sur une certaine étendue...

— La glace n'est donc pas de l'eau de mer congelée... Nous pouvons donc nous en servir pour étancher notre soif ! s'écria Taupin.

— Je le suppose.

Un instant après, tous avaient un morceau de glace en bouche et l'eau qui en provenait leur goûta mieux que jamais vin n'avait fait.

Lorsque l'ours, ou plutôt ce qu'on en avait fait cuire, fut prêt, vous vous imaginez avec quelle célérité les affamés dévorèrent ce repas.

Les explorateurs du pôle décidèrent de passer la nuit dans la nacelle de l'Eagle, pour se remettre en route le lendemain matin.

Leur sommeil, qui leur goûta doublement après les fatigues de la journée, ne fut pas troublé et, le lendemain, ils se remirent en marche.

Ils étaient tous frais et dispos.

Ils déjeunèrent avec un nouveau quartier de l'ours. Chacun d'eux eut soin d'emporter une partie.

Ils avaient déjà fourni une étape plus longue que celle de la veille, sans rencontrer le traîneau... Ils avaient donc dû prendre une autre direction.

Sauf Steadily, la perte de cet objet les laissa indifférent, attendu que la partie la plus précieuse de son chargement, les pastilles Potard, n'avait aucune valeur.

A mesure qu'ils avançaient, le froid semblait diminuer et la

glace diminuait tellement d'épaisseur qu'elle craquait sous leurs pieds.

Cette découverte leur parut de bonne augure et ils continuèrent leur route avec entrain.

Ils finirent par découvrir de la terre, laissée à découvert par la glace, de sorte qu'ils purent se convaincre qu'ils ne marchaient pas sur de l'eau, mais sur la terre ferme.

Au bout d'une demi-heure de marche, ils virent devant eux une espèce de bruyère... le sol était en effet couvert de plantes qui ressemblaient beaucoup à l'Érica qui croît dans nos régions.

Tout au loin, ils aperçurent des arbres...

— Pourvu que ce ne soit pas là un mirage, comme en voient les voyageurs dans le désert, dit Steadily.

Limiet se pencha vers le sol et cueillit une poignée de fleurs.

— Ce tapis de fleurs n'est pas imaginaire, dit-il, de sorte qu'il se peut fort bien que les arbres que nous voyons là-bas soient de véritables arbres... J'en jurerais...

— Si c'est vraiment une forêt, il y aura peut-être des fruits qui pourront nous servir de nourriture... Nous y trouverons peut-être un ruisseau pour étancher notre soif... Il y a peut-être du gibier...

— Espérons-le, et efforçons-nous d'atteindre la forêt au plus tôt, dit Limiet, les précédant à grands pas.

Au plus ils s'approchaient, au plus les arbres se dessinaient vigoureusement sur le ciel.

C'étaient des arbres géants... Leur couronne s'emblait atteindre le ciel et leurs troncs étaient très gros.

— S'il y a des animaux dans cette forêt, et s'ils sont en proportion de ces arbres, nous ne vivrons plus longtemps, fit remarquer Potard.

— Et nos revolvers ?

— Pourvu que ce ne soient pas des pachydormes !

— Voyons toujours.

Ils pénétrèrent dans la forêt. Le sol était couvert d'une couche épaisse de mousse, où ils enfonçaient jusqu'à la cheville.

Tout à coup ils entendirent un cri et s'arrêtèrent surpris.

On eut dit qu'un enfant avait crié un nom, deux, trois fois.

Au-dessus d'eux, ils entendirent répéter ce cri, tandis que des branches remuaient.

Ils levèrent la tête, et virent un oiseau, orné d'un plumage magnifique et d'une queue éployée, qui prenait son vol en répétant le cri qui venait de frapper leurs oreilles.

— Nous trouverons à manger ici, dit Steadily, car cet oiseau ne se trouvera pas seul ici !

— C'est un véritable paradis terrestre ! dit Limiet.

— Il y règne une chaleur bienfaisante, quoiqu'il n'y ait point de soleil. Et dire qu'à quelques kilomètres d'ici le sol est couvert d'une épaisse couche de glace.

— L'on ne peut s'imaginer que voici un pays complètement entouré de glaces !

— Il en est pourtant ainsi.

— Cela ne m'étonne pas tellement ! dit Potard.

— Vous ne vous étonnez jamais, sans doute ?

— Si, mais la chaleur qui règne ici et cette flore ne sont pas des prodiges. Voilà des heures que nous sommes descendus le long d'un talus, qui devenait de plus en plus escarpé, nous nous trouvons donc dans une vallée très profonde, située entre de hautes montagnes.

— Cela ne prouve pas qu'il doive faire chaud ici !

— Mais si... La chaleur sort du sol.

— Un ruisseau ! s'écria le Rossai qui précédait le groupe.

Tous s'approchèrent vivement.

Le Rossai s'était déjà couché sur le sol auprès du ruisseau, et buvait à longs traits.

Mais il rejeta immédiatement l'eau et fit la grimace, comme s'il eut bu du fiel.

— C'est de l'eau tiède et amère !

Paul Potard prit un peu d'eau dans le creux de sa main et en approcha les lèvres.

— Je le pensais, dit-il. Il y a du soufre dans cette eau. Ce ruisseau doit prendre sa source dans le flanc d'un volcan... Il doit se trouver à proximité d'ici une fissure qui se prolonge jusqu'au centre de la terre. De là provient la chaleur !

— Sans soleil ?

— Mais oui ! Pourquoi le foyer central n'aurait-il pas autant de puissance que le soleil, s'il parvient à traverser l'écorce terrestre ?

— Je veux bien le croire, dit Steadily, car la chaleur ne fait qu'augmenter. Je ne crois pas qu'il fasse plus chaud au Gongo qu'ici.

— Il fait étouffant, dit Potard.

— Je crois que nous nous dirigeons vers le centre de la terre.

— Pourvu que nous puissions manger, dit le Rossai, car j'ai l'estomac dans les talons.

— Le mien se trouve dans la même position inconfortable.

— L'oiseau à la voix d'enfant serait-il le seul qui niche ici ?

Ils continuaient leur route entretemps, sans rencontrer d'être animé, et finirent par sortir de la forêt.

Sous leurs yeux s'étendait un splendide paysage.

Une magnifique prairie s'étendait au bord d'un lac, d'une eau noire, et qui avait l'apparence d'un miroir encadré de vert.

— Ne pourrions-nous boire de cette eau ? demanda le Bossai et s'élança vers le lac.

Tout à coup il s'arrêta brusquement, tandis qu'un cri de surprise lui échappait.

Une figure humaine venait d'apparaître, comme surgie de l'eau... Elle semblait pétrifiée, et regardait longuement le Bossai, que la stupeur empêchait de se mouvoir.

Un morceau d'étoffe noué autour des reins constituait son unique vêtement, tandis que les longues boucles de sa chevelure l'entouraient comme les plis d'un manteau.

C'est ainsi que l'on représente parfois le Créateur.

CHAPITRE XXVII.

Le Roi du pôle Sud.

A grands pas, l'habitant du pôle s'approcha du Bossai, qui, saisi d'une crainte inexplicable, et sans se rendre compte de ce qu'il faisait, fit demi-tour et rejoignit vivement ses amis.

Le vieillard sourit en continuant de s'approcher.

Nos amis s'aperçurent alors qu'il portait des lunettes d'or, ce qui donnait une apparence bizarre à cette apparition.

Steadily fit quelques pas à sa rencontre.

Lorsqu'ils se rejoignirent, l'étranger s'inclina, comme un homme civilisé fait dans un salon à la vue d'un étranger, et dit en un français impeccable :

— Permettez-moi de me présenter... le docteur Emile Dorange.

Steadily dut se recueillir quelques secondes avant de pouvoir répondre.

Il se demanda s'il rêvait.

Les autres venaient également d'apercevoir cette créature, et étaient frappés de stupeur, eux aussi, car c'était un blanc qu'ils

avaient sous les yeux.

L'homme avait une longue barbe grise, qui lui couvrait la poitrine.

Il finit par dire :

— Enchanté, dit-il, John M. Steadily, lord Peenskilty...

— Enchanté, milord. Excusez-moi de vous recevoir en une toilette aussi rudimentaire... Mais il n'y a pas de tailleurs au pôle, et il y fait trop chaud pour faire usage de peaux de bêtes... Je suis, ou plutôt j'étais avant votre venue, le seul habitant du pôle.

Les compagnons de Steadily s'étaient approchés et considéraient en silence l'étranger nu, qui s'entretenait avec Steadily, comme s'il eut rencontré un ami au cours d'une promenade.

Lorsqu'ils entendirent l'habitant du pôle s'exprimer correctement en français, leur étonnement devint de la stupeur.

— Puis-je vous inviter à me suivre chez moi ? demanda le docteur Dorange.

Et, se tournant vers les amis de Steadily, il poursuivit :

— Ainsi que ces messieurs, auxquels je compte être présenté bientôt.

Il passa son bras sous celui de Steadily.

— Mon cher lord, lui dit-il, permettez-moi de vous traiter en ami... Il y a si longtemps que je n'ai plus vu d'être humain... Vous comprendrez donc que je me sens tout à coup une grande sympathie pour vous. En ce moment, après ces années de sollicitude, j'aurais ressenti de l'amitié envers la créature la plus abjecte. Si je n'avais su me maîtriser, je vous aurais embrassé, comme un père embrasse le fils qui revient au logis après une longue absence. Vous ne vous imaginez pas ce que provoque, au cœur d'un homme qui a vécu des années solitaires, la vue d'un de ses semblables.

— Je crois que nous sommes victimes d'un enchanteur, dit le Rossai à Jeannot, et que nous nous trouvons encore au Congo... Comment cela est-il possible ? Un vieillard tout nu, à lunettes d'or, et qui parle français, et qui se promène bras dessus bras dessous avec le maître ! Et cela dans un pays chaud, où il n'y a pas de soleil, et où l'eau ressemble à de l'encre. Cet Arabe, qui m'a fait chevaucher un lion, me jouerait-il un nouveau tour ?

— En ce cas, je suis également victime de cet enchantement dit Jeannot, car je vois identiquement la même chose.

— Pourvu que cet étrange bonhomme puisse nous procurer à manger, poursuivit le Rossai. En ce cas, l'enchantement a du bon ! Si tout ceci est véritable, et si c'est vraiment un homme, il faudra bien qu'il ait trouvé le moyen de se procurer de la nourriture !

— Je le suppose, à moins, qu'il n'ait pas plus besoin de nourriture que de vêtements ! Impossible à s'expliquer tout ce qui se passe dans cet étrange pays.

— Comment ce type serait-il venu ici ? demanda Taupin. Également avec un aéroplane ? Sans doute, car il vient d'Europe, et même de France ! J'en suis persuadé, car il parle le français comme un vrai Parisien.

— Je l'ai pensé également. Cet homme aura voulu découvrir le pôle. Mais, arrivé là, il n'y a plus trouvé le moyen de retourner en Europe.

— Le maître en saura plus long, car l'homme jacasse comme une pie.

— Dieu sait depuis combien de temps il n'a plus pu s'entretenir avec un homme.

— Si nous ne découvrons pas le moyen de partir d'ici, dit Potard, nous courrons le risque de nous promener ici, dans quelques années, nus comme des vers, et avec de longues barbes grises. Agréable perspective !

— Qui sait combien la vie est agréable ! dit Taupin.

— L'homme me semble jouir d'une santé florissante et je crois qu'il a autre chose à se mettre sous la dent que des pastilles Paul Potard.

— Je l'espère, dit Limiet. Si je parviens à me mettre un morceau de viande sous la dent, arrosé d'un verre d'eau fraîche, j'aurai trouvé le ciel sur terre, ou plutôt sur le pôle...

— Nous ne sommes pas si mal lotis que nous le supposions, dit Taupin... Nous avons une forêt, un lac, et un être humain qui saura bien le moyen de se sustenter... Provisoirement, nous n'avons pas à nous plaindre du sort.

— Pourvu que nous ne soyons pas condamnés à rester éternellement ici, dit Limiet.

— Pas éternellement, en tous cas, dit Potard, car l'on mourra bien au pôle comme autre part.

— Et si vous étiez condamné à ne plus filer d'ici, vous n'auriez que ce que vous méritez. Vous avez failli causer notre mort à tous : Vous êtes un assassin. La peine serait même trop légère ! Vous assassinez les gens avec vos damnées pastilles !

L'inventeur de la nourriture concentrée ne souffla mot.

C'était le parti le plus sage. Quoique Limiet eut parlé en raillant son oeil décelait de la colère, et les autres non plus n'avaient pas dû oublier déjà la faim qu'ils avaient endorée.

L'habitant du pôle, en compagnie de Stoadily, avait pénétré dans la forêt et, indiquant une masse de feuillage, il lui dit :

— Voici mon palais !

— Où ? demanda l'Anglais. Je ne vois pas de palais.

L'homme sourit.

— Vous voyez la porte, j'espère ?

Et il indiqua une ouverture dans le feuillage.

— Veuillez entrer, je vous prie.

Steadily obéit et se trouva dans une hutte spacieuse, dont les parois étaient formées de troncs d'arbres, réunis à l'aide d'autres troncs plus minces et couvert de plantes grimpantes.

Quant au toit, il brillait par son absence.

Le sol était couvert de feuillage.

— Voici ma demeure, fit le vieillard. C'est un pauvre réduit n'est-ce pas ? Excusez-moi de ne pouvoir vous offrir de chaises. Je me suis habitué depuis des années à m'asseoir par terre, où je m'étends également pour dormir. L'homme doit se plier aux circonstances.

— Vous passez la nuit ici ? demanda Steadily étonné.

— Parfaitement. Nulle couche ne vaut ce tapis de mousse.

— Je n'en doute pas, mais vous n'êtes pas abrité contre la pluie, et le vent peut pénétrer librement ici.

— Vous venez de prononcer deux mots, milord, dont j'avais presque perdu la mémoire... Pluie et vent sont choses inconnues ici.

— C'est donc un pays béni, ici ?

— Assurément.

— Mais s'il ne pleut jamais, l'eau fraîche doit vous faire défaut. Ou l'eau noire du lac serait-elle potable ?

— Non, c'est plutôt du soufre liquide. C'est le cratère d'un vulcan éteint, où une source souterraine déverse son eau. Mais j'ai mieux que de l'eau pour étancher ma soif. Un liquide qui vous fera oublier les meilleurs crus... Vos amis stationnent devant ma demeure. Priez les d'entrer !

L'Anglais appela ses camarades, qui inspectèrent avec étonnement l'appartement du vieillard, tandis que ce dernier, accroupi sur le sol, dans un coin, écartait le feuillage, découvrant ainsi quelques objets ovoïdes, de la grosseur d'une noix de coco.

— Voilà mon garde-manger, dit-il, en tenant à chacun de ses nouveaux amis un des objets en question.

— Buons à notre santé réciproque, dit-il.

Steadily et ses amis regardèrent alternativement l'habitant du pôle et l'espèce de gros œuf qu'il leur avait remis.

Le vieillard semblait s'amuser de leur surprise.

— Vous voyez la petite queue du fruit, leur dit-il. Enlevez-la. Comme ceci ! Bien !

Tous l'imitèrent, et une ouverture de cinq centimètres environ se fit voir dans l'objet noirâtre qu'ils tenaient en main, et que le vieillard nommait un fruit.

— A votre santé, Messieurs !

Ils entrechoquèrent leur... fruit, comme ils eussent fait de verres,

et portèrent l'objet à la bouche.

— C'est bon cela! dit Taupin.

— Excellent! opina Limiet.

— C'est meilleur que du vin, dit le Roussi.

— C'est un fruit pareil à une noix de coco, remarqua Potard, mais le lait en est plus aigre.

— Du lait aigre! s'écria Taupin. Si vos pastilles avaient ce goût là, je vous pardonnerais peut-être de nous avoir assassinés... C'est presque aussi bon que du champagne.

— En effet, dit Steadily à son tour. C'est une boisson rafraichissante, de goût et d'arome excellents.

— Désirez-vous encore un verre?

— Si nous ne vous privons pas...

— Les arbres portent des fruits l'année entière, et il y a des milliers de Pisportier aux alentours. C'est ainsi que j'ai baptisé les arbres qui portent ces fruits. Et j'ai assez de domestiques pour en faire la cueillette, car mon cellier est situé à une altitude respectable.

Le vieillard porta deux doigts à ses lèvres et siffla.

Comme par enchantement les parois du « palais » s'entrouvrirent, et par les feutes quatre créatures étranges pénétrèrent dans l'appartement.

C'étaient des singes d'une espèce particulière, hauts de cinquante centimètres, et dont la tête rappelait celle des phoques.

Ils s'approchèrent, se dandinant sur leurs pattes de derrière, du vieillard, et le regardèrent.

Celui-ci fit quelques gestes, lança deux cris perçants et les animaux disparurent aussi rapidement qu'ils étaient venus.

— Ce sont mes domestiques, fit l'homme. Vous verrez que dans quelques instants ma provision sera renouvelée. Puis-je vous demander si vous n'avez pas faim?

— Si, répondit Steadily laconiquement.

— Je ne puis vous servir que des œufs. Si vous restez quelques jours ici, nous irons à la chasse, et je saurai vous procurer des aliments plus solides. J'ai également du pain. C'est à dire, j'ai ici une espèce de fruit dont la chair est une pâte qui a presque le goût du pain. Assaisonné de deux œufs, cela a très bon goût. Veuillez-vous asseoir, messieurs.

Ses yeux pétillaient malicieusement derrière ses lunettes lorsqu'il indiqua le sol d'un geste inviteur.

Mais nos voyageurs, fatigués par la longue étape qu'ils avaient tournée, ne se firent pas répéter l'invitation, et quelques minutes après ils avaient pris place sur le tapis de mousse.

Le vieillard alla chercher une corbeille faite de joncs tressés, remplie de gros œufs tachetés, et donna à chacun de ses hôtes

un fruit allongé, qui avait l'apparence d'un énorme concombre.

Il leur montra comment ils devaient fendre l'enveloppe sur toute la longueur, pour en extraire la pulpe, sur laquelle il fallait déverser deux œufs.

C'était là un aliment excellent.

Entretiens, les singes étaient revenus, et avaient déposé au pied de l'habitant du pôle, un tas de gourdes de Pisporter, comme le vieillard nommait ces fruits.

L'on vida encore un verre de l'excellent vin naturel.

Le vieillard se rendit encore vers ses provisions, et revint avec quelques feuilles enroulées, qu'il présenta à ses convives.

— Si ces messieurs veulent fumer...

Il cogna deux pierres de silex l'une contre l'autre, et, de l'étincelle qui en jaillit, il alluma une brindille sèche.

— Depuis que j'habite le pôle, dit le vieillard, j'ai appris à connaître et à utiliser mille et une choses.

— Je le conçois, dit Steadily. Je ne crois pas que ce soit du tabac que nous fumons, mais ces cigares ont un arôme excellent.

— C'est une plante très sensible qui me fournit ces cigares, et elle les fournit facilement. C'est une broussaille aux longues feuilles, très étroites. Si vous en touchez une, elle s'enroule d'elle-même. J'avais remarqué souvent cette particularité, et je me fis la réflexion suivante : Ne pourrait-on utiliser ces feuilles, en les faisant sécher. Je l'essayai. J'en cueillis quelques-unes, et les fis sécher. Vous pouvez juger par vous mêmes si ces cigares sont bons ! Je suis un fumeur passionné, jugez de mon bonheur en faisant cette découverte.

— Le pôle me fait l'air d'être un paradis terrestre.

— Il l'est en réalité, mon cher lord.

— Mais racontez-nous comment vous êtes venu ici et ce que vous y faites. Si cette question n'est pas indiscrete, bien entendu.

— Nullement ! Je vais satisfaire immédiatement votre curiosité bien légitime.

Et Steadily raconta son histoire, sans omettre un seul détail, de sorte que nos amis eurent enfin le mot de l'énigme. L'attitude étrange de l'Anglais avait si souvent piqué leur curiosité.

— Je comprends maintenant, fit Lamiel, lorsque Steadily eut achevé son récit, que vous m'avez pris pour un malfaiteur que lord Astry vous envoyait, et je vous remercie encore de ne pas m'avoir fait tuer.

— Vous ne resterez donc pas ici, dit Dorange, si vous trouvez le moyen de quitter le pôle.

— C'est évident.

— Je ne veux pas dire que vous ayez tort, puisqu'à Londres une belle jeune fille vous attend, pour laquelle vous avez voulu

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
